

SOMMAIRE

Mondanités.
L'arrivée du général Dodds à Marseille.
Nos ministres en voyage.
L'Œuvre des mères de famille par M. le comte d'Haussonville
Le gala de ce soir à l'Opéra-Comique.
James J. Corbett, le champion de la boxe, aux Folies-Bergère.

A PROPOS

D'UNE

MILLIÈME

On célébrait dimanche, à l'Opéra-Comique, par une représentation gratuite et populaire, les noces d'or de *Mignon* et du succès. Ce soir, une solennité d'un genre différent réunit autour du vieux maître les musiciens, les artistes, le haut monde officiel. Elles sont rares ces circonstances où chacun se tourne vers le passé, sans amertume ni désir de querelle. Nous avons, en nos temps troublés, connu des jours de bataille dans le domaine de l'art comme dans les autres domaines. Peut-être l'ardeur du combat, si loyale qu'elle ait pu être, a-t-elle parfois entraîné la critique un peu plus loin qu'il n'eût fallu.

Lorsqu'il s'agit de faire triompher des principes en lesquels on croit par dessus tout, l'homme convaincu perd le sentiment de certaines nuances et la notion de certains mérites. Ce n'est point telle ou telle œuvre qu'il attaque, telle ou telle œuvre qu'il soutient; c'est une doctrine de vérité qu'il tâche à faire prévaloir, et sa foi, qui est une bonne foi, l'emplit tout entier. Des luttes anciennes, en ce qui me concerne, je ne saurais avoir un regret, mais que la mémoire, aujourd'hui, s'en évanouisse. Aussi bien, depuis vingt ans, combien tout est changé!

Alors que nous débutions dans le jugement des choses de l'art, armés pour la liberté de l'esprit, pour la logique, pour l'affranchissement de l'esthétique à tous ses degrés, nous avions beau poser nettement les questions, beaucoup ne voulaient point nous comprendre. Des influences historiques, sur lesquelles il n'est plus besoin de revenir, avaient arraché le génie français à ses naturelles destinées. On avait beau dire, il ne s'appartenait plus que dans le détail. Dès longtemps, de nobles intelligences s'élevaient contre l'idéal officiel, graduellement élargi, dissimulé sur plus d'un point, mais toujours, au fond, fidèle à lui-même. Il nous semblait intolérable qu'on posât des bornes à l'inspiration et à la raison, qu'on obligeât l'artiste à des transactions, qu'on canalisât la production en des moyennes proportionnelles.

Le seul argument employé pour nous réduire se résumait en ceci: « C'est folie de détruire des traditions immuables, en dehors desquelles il n'y a pas de talent. » Et quand nous démontrions, l'histoire en main, que ces traditions n'étaient pas immuables, qu'elles s'étaient déjà profondément et plusieurs fois modifiées, que les successifs élargissements ne suffisaient point et qu'il fallait en finir avec des à-peu-près d'émancipation, on haussait les épaules.

Notre thèse était pourtant bien simple: nous nous bornions à revendiquer les droits de la logique. Les exemples dont nous nous autorisions, les vrais maîtres classiques nous les fournissaient.

Ce qu'ils avaient fait en leur temps et pour leur temps, il importait que les maîtres nouveaux, nés ou à naître, le pussent faire à leur tour, conformément aux aspirations, aux nécessités de leur époque. C'était là, j'ose le dire, une thèse juste, généreuse et française, ayant pour elle la force des faits anciens.

A ceux qui nous accusaient d'ouvrir la porte à des abus, nous avions beau jeu pour répondre: « Est-ce que les abus ne sont pas de tous les moments? Est-ce que les abus de doctrine ont jamais compté dans le déroulement des conséquences vitales? »

Est-il, d'ailleurs, des abus comparables à ceux provoqués par la compression systématique, par le maintien d'erreurs avérées? Un large fleuve roule majestueusement vers la mer: on ne se souvient plus des vaines violences de quelques torrents dont les eaux se sont fondues en son cours. L'essentiel est que les flots abondent, qu'ils fécondent les campagnes et qu'ils portent les navires. Et puis, encore, envisagez que les maladroits endiguements n'aboutissent qu'à des inondations, à des ruines impossibles à éviter... Encore un coup, l'on refusait de nous entendre.

Aux jours que j'évoque, le public n'avait pour nos idées que de l'antipathie. Il n'admettait pas qu'on le déroutât de ses habitudes, oubliant que, ces habitudes, il ne les avait pas toujours eues et ne pouvant pas convenir qu'il serait indéfiniment en lui d'en acquérir d'autres. En musique comme en peinture, sa paresse ordonnait qu'on la respectât. La question Wagner vint porter les exaspérations à leur comble. Sous ce rapport, nulle explication, nulle démonstration, longtemps, ne fut soufferte. Ah! cette question Wagner! L'avons-nous assez débattue au milieu du tapage!

Avons-nous assez travaillé à la tirer de malentendus parfois iniques au point d'être odieux? Aussi fermement, aussi nettement que nous fussions établis sur le terrain de l'art, aussi ardemment qu'on nous vit passionnés pour l'avènement de l'art national, il se trouvait des gens — et dont quelques-uns, à cette heure, ne sont pas des moindres entre les fanatiques des chefs-d'œuvre wagnériens — pour nous traiter de « mauvais Français ». Pour mon compte, je conserve précieusement, à titre de curiosité, divers échantillons des vieilles polémiques.

Si nous avons été quelquefois violents, nos adversaires — il sied de s'en rendre compte — nous ont à bien des reprises contraints à la violence. Défiés à propos de certaines œuvres, il nous a bien fallu projeter un peu brutalement la lumière de nos principes sur les fragilités des œuvres qu'on nous opposait. Ces polémiques, utiles à l'avancement des idées, ne

sont pas, nous en convenons volontiers, favorables aux relativités de la justice. De sérieux efforts, des qualités respectables sont méconnus. C'est regrettable, indiscutablement. Mais qui pense aux détails au fort des bagarres?

Au demeurant, nous avons, de point en point, suivi notre programme. Or, ce problème était double, et la moitié seulement, au moment où nous sommes, se trouve remplie. D'abord, la glorification de Richard Wagner nous était à cœur, non pour des raisons personnelles et par simple indépendance de dilettantisme, mais parce que, d'une part, nous étions en présence de sublimes créations d'où se dégageait une doctrine féconde, assimilable au génie de toutes les nations, et, de l'autre, nous fondions sur la propagation de ce répertoire de légitimes espoirs d'émancipation lyrique. Dès que l'on connaît les *Lohengrin*, les *Walkyrie* et les *Tristan*, on réfléchirait; on apercevrait clairement l'innocence du théâtre-concert.

Chanté ou non, un drame doit être un drame et non une succession de morceaux détachés, plus ou moins brillants. Rien ne doit interrompre l'action dramatique une fois engagée; rien ne la doit morceler en vain.

Cette première partie de la tâche des critiques wagnériens est achevée, présentement, plus amplement que les plus audacieux d'entre eux n'eussent même osé le prévoir. Mais il reste un second point qui n'est pas résolu: c'est la définition du drame lyrique français, et nous avons tous, désormais, compositeurs et critiques, à nous vouer à la solution de ce problème.

Par le wagnérisme, nous nous sommes affranchis des formes surannées. Il s'agit à présent, en nous conformant aux principes hors de cause, de nous affranchir de l'obsession des données secondaires et des formules wagnériennes. Pour nous, le wagnérisme est mieux qu'une admiration et mieux qu'une machine de guerre: c'est une méthode souple et puissante. Copier Wagner est puérilité; s'inspirer de sa thèse générale est sagesse. Le point est d'imaginer des poèmes vraiment musicaux, relevant du génie de France comme ceux du maître de Bayreuth relèvent du pur génie allemand, et de les animer d'une musique une, variée, active, jaillie de notre fond, colorée de nos couleurs. Avant que soit réalisé cet idéal, des années s'écouleront encore. Il y aura des tâtonnements; il y en a déjà eu. Mais qu'importe? L'avenir est là.

Je jette sur le papier cette sorte d'examen de conscience à propos de la millième représentation de *Mignon*. Pourquoi ne pas avouer sans détour que M. Ambroise Thomas est un des maîtres envers lesquels les âpretés de la lutte passée ne nous ont pas toujours laissés équitables? Ce n'est pas le lieu d'examiner les particularités de son répertoire: il convient, seulement, de résumer en deux traits l'hommage qu'on doit à ses efforts.

La science et le talent de l'artiste sont hors de conteste. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la volonté d'évoluer sans cesse vers le meilleur et le plus large depuis le commencement de sa carrière. Rossinien à ses débuts, il montrait un esprit tout français dans son éclat de rire du premier acte du *Card*; il tendait à la poésie et y arrivait en telles pages de *Psyché*, du *Songe d'une nuit d'été*, de *Mignon*; il se haussait au vrai drame, humain et concentré, en telles scènes d'*Hamlet* et même de *Françoise de Rimini*. Sa constante préoccupation était de faire, au théâtre, la place plus ample à la musique. Souvent, de ses partitions, s'exhale un accent de mélancolie qui pénètre, une plainte humaine qui touche.

Ce sont des mérites, certes, à ne pas oublier. Souvenons-nous aussi que, chargé de la direction du Conservatoire après la mort d'Auber, par qui s'étaient introduits de si déplorables relâchements, M. Ambroise Thomas a relevé les études et rendu son lustre à la célèbre maison. Enfin, par sa vie simple et laborieuse, par sa rare dignité, l'auteur de *Mignon* et d'*Hamlet* a pris possession du respect de tous. C'est pourquoi, tandis qu'on fête la longue fortune d'un de ses ouvrages, nous voulons être de ceux qui le saluent sur son chemin.

FOURCAUD.

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Ouverture des concerts militaires dans les jardins publics.

Courses à Saint-Ouen.

Revue d'appel des hommes classés dans les services auxiliaires de l'armée des classes 1873, 1878, 1883 et 1891.

Représentation de gala à l'Opéra-Comique en l'honneur d'Ambroise Thomas.

ÉCHOS DE PARIS

Madame la comtesse de Paris, qui a quitté avant-hier soir Madrid, est arrivée ce matin, à cinq heures vingt-six minutes, à Paris, avec ses filles, les princesses Isabelle et Louise et son fils le prince Ferdinand.

Ses autres enfants, accompagnés de Mlle de Ravinel, s'étaient arrêtés avant-hier à Biarritz, où, suivant l'habitude, ils étaient descendus au Grand-Hôtel, avec une nombreuse suite.

Madame la comtesse de Paris, qui est accompagnée du marquis d'Harcourt et de Mlle Appert, fera une courte halte à Paris, où elle est descendue à l'hôtel Campbell, avenue Friedland.

La Princesse est attendue avant la fin de la semaine par Monsieur le comte de Paris à Sheen-House, dans le Buckinghamshire.

M. Herbette, qui était depuis quelque temps en congé à Paris, est reparti, hier soir, pour Berlin, où tout est, d'ailleurs, au calme plat.

Hier, lundi de la Pentecôte, ont commencé à Argenteuil les fêtes de l'extension de la Sainte-Tuniqua de Notre-Seigneur.

On connaît, par la lettre pastorale de Mgr l'évêque de Versailles, l'histoire de cette insigne relique, dont la préservation, à travers les siècles et les révolutions, est vraiment miraculeuse.